

Jürgen Trabant

Langue et Révolution

1. La guillotine

Je commence par l'évocation d'un aspect un peu déplaisant de la Révolution française, puisque c'est de cette révolution-là que je parle, par l'évocation de la guillotine:



Cette machine est un symbole intéressant des relations entre révolution et langue: ou plus exactement la guillotine marque le danger qui menace la langue dans le processus révolutionnaire. Car la guillotine contient trois principes fondamentaux de la Révolution avec lesquels la langue se trouve dans une relation étroite et dangereuse.

La décapitation par la guillotine est, paraît-il, plus humaine, comparée aux supplices de l'Ancien Régime, au bûcher, à la potence, à l'écartèlement, elle est donc le Progrès. La décapitation est, deuxièmement, une manière aristocratique de mise à mort, grâce à la guillotine cette coutume aristocratique est maintenant à la portée de tous. De plus, la guillotine est une machine qui travaille vite, elle est donc à la portée d'un grand nombre de citoyens. Elle est ainsi doublement démocratique. Troisièmement, la guillotine punit le crime là où il a lieu: c'est-à-dire à la tête. Car ce qui s'oppose au progrès et à la démocratie se trouve dans les têtes des hommes, c'est-à-dire le préjugé. Les préjugés sont les ténèbres de la pensée, les ennemis de la philosophie et des sciences, les ennemis des Lumières et donc de la Révolution. La guillotine est donc le dernier et le plus efficace moyen pour expurger des têtes toute pensée sauvage, obscure, fausse. Si tous les autres moyens de chasser les ténèbres échouent, c'est la guillotine qui coupe l'obscurité et la sauvagerie de la pensée. Elle est donc une machine pour la production de Lumières.

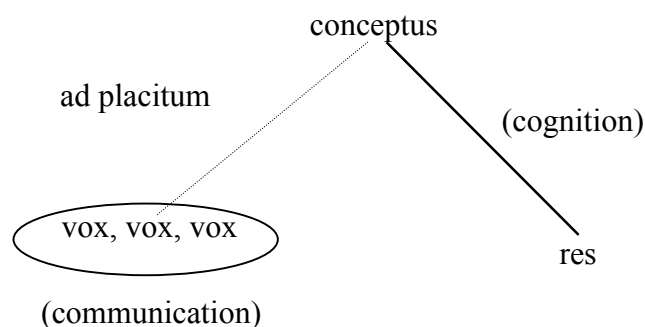
La langue se trouve, pendant la Révolution française, au milieu de cette triade de progrès, démocratie et Lumières. Elle est le moyen du progrès, de la démocratie et des Lumières, mais elle en est en même temps l'obstacle. Car les intellectuels qui étaient les promoteurs de la Révolution française étaient profondément convaincus de ce que langue et pensée sont intimement liées, que la langue joue un rôle central dans cette réalisation politique de la pensée philosophique et scientifique que représente la Révolution. Si langue et pensée sont intimement liées, leur relation doit être réglée pour arriver à des vues justes, à la Science, à la Vérité, à la Révolution. L'éclaircissement de la langue est le chemin de l'éclaircissement des têtes et de l'institution de relations sociales éclaircies dans la réalité politique.

La langue n'est pas seulement – et ceci est la conviction commune de tous les intellectuels progressistes de l'époque – un moyen pour signifier les pensées et pour les communiquer aux autres. Ceci était la vieille conception du langage de la tradition européenne, depuis Aristote, c'était la conception linguistique des rationalistes, c'était donc quasiment l'Ancien Régime linguistique. Selon la nouvelle conception, la langue est plus profondément et plus dangereusement enracinée dans l'être humain: plus profondément, parce qu'elle n'est pas seulement un véhicule matériel et extérieur de la communication, mais parce qu'elle est déjà elle-même pensée; et plus dangereusement, parce que cette pensée linguistique n'est pas pensée scientifique, rationnelle, claire, mais pensée ancienne et sauvage et obscure, pensée qui – en outre – diffère de langue en langue. Pour la vieille théorie, la langue n'était pas vraiment un problème pour la science: elle ne faisait que communiquer une pensée produite en dehors de la langue. Mais maintenant, la langue se mêle à la pensée. Tous les hommes à qui l'avancement des sciences tient à coeur – "advancement of science" selon la formule du père des Lumières européennes, Francis Bacon – tous ces amis de la vérité doivent donc faire attention à ce que cette pensée sauvage et obscure créée par la langue vulgaire (que nous appelons naturelle) ne dérange pas la vérité et la science.

2. Langue et pensée

Que langue et pensée soient intimement liées est une découverte comparativement récente de la pensée européenne qui commence à voir le jour à partir de la Renaissance ou de l'humanisme. Dans l'Antiquité, la réflexion linguistique de la rhétorique s'approchait peut-être de cette intuition. La philosophie par contre a enseigné pendant des siècles que pensée et langue sont deux choses séparées. Quand je dis philosophie, je veux dire Aristote, qui avait dominé la théorie linguistique européenne pendant de longues siècles: à partir de Boèce, tout étudiant en Europe a dû lire *De interpretatione* d'Aristote qui formait la deuxième partie de l'*Organum*, lecture obligatoire dans les écoles européennes.

(1)



Et *De interpretatione* enseignait que tous les hommes pensent les mêmes pensées, c'est-à-dire forment les mêmes conceptions (*conceptus*) des choses (*res*), ces conceptions n'ont rien à voir avec la langue. Celle-ci, c'est-à-dire les mots (*onoma*, *verba*) ne viennent qu'après coup, les mots désignent ces pensées universelles et les communiquent aux autres. Les mots ne sont que des voix (*voce*), différentes de langue en langue, et que l'on lie traditionnellement - *kata syntheken*, traduit par *secundum placitum* – à ces conceptions universelles (le *kata syntheken* est la source de ce que nous appelons "arbitraire" aujourd'hui). Les voix, pour Aristote, ne sont que des signes, et comme tels seulement des instruments pratiques, de communication, servant à une fin ultérieure, qui n'a rien à voir avec la pensée.

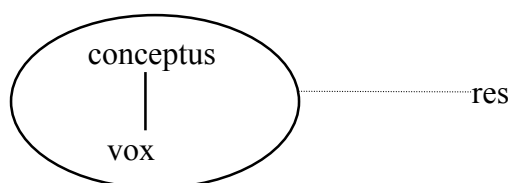
2.1. Altérité linguistique

Une telle conception de la langue correspond tout à fait au fonctionnement du langage dans la vie quotidienne, dans un usage pratique de la langue y compris l'usage scientifique. Elle fonctionne aussi très bien dans un monde, tel que le monde médiéval ou le monde grec, dans lequel les intellectuels ne parlent et n'écrivent qu'une langue, où règne pratiquement une seule langue "catholique", c'est-à-dire universelle, où donc ces intellectuels ne font pas vraiment l'expérience de la diversité linguistique. Mais cette conception de la langue ne fonctionne plus très bien quand plusieurs langues entrent en concurrence l'une avec l'autre dans les usages supérieurs et quand des langues à structures vraiment divergentes entrent en scène (n'oublions pas que pratiquement toutes les langues de l'Europe sont des langues indoeuropéennes qui – structurellement – ne sont pas très divergentes).

Le premier processus, la concurrence des langues, commence quand les langues vulgaires luttent contre le latin comme seule langue de l'érudition et des activités intellectuelles supérieures – comme langue de culture – et quand elles luttent entre elles pour la succession du latin, donc en Europe depuis le 16^e siècle. C'est à partir de ce moment-là que les locuteurs intellectuels découvrent que ces langues, devenues langues de culture, sont quelque chose d'aussi précieux que le latin et de tout à fait particulier: elles ne sont plus seulement des *sons* particuliers, mais elles

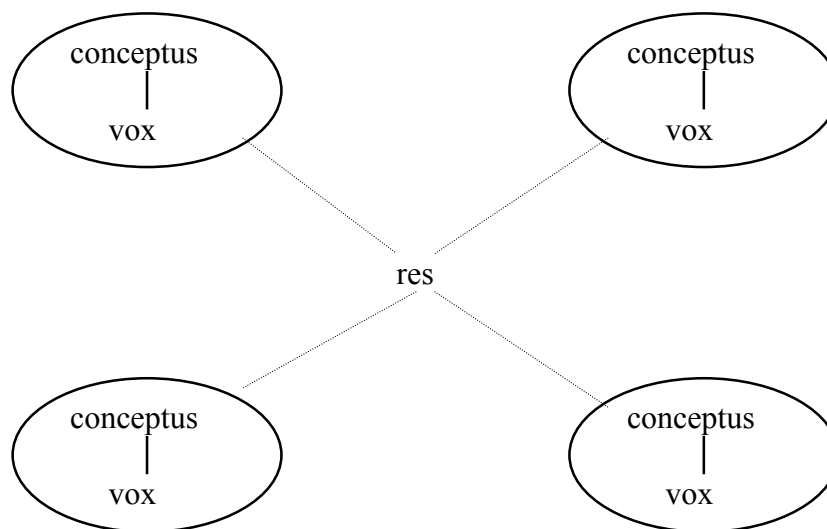
ont un *contenu* particulier, une sémantique particulière, elles sont liées à la pensée des hommes, leur spécificité est une spécificité de la pensée, une spécificité profonde et pas seulement matérielle, superficielle. Le conceptus est déjà linguistique, vox et conceptus ensemble s'approprient mentalement la *res*, schématiquement:

(2)



Le deuxième processus – l'expérience d'une profonde altérité linguistique – commence quand l'Europe entre en contact avec des langues qui sont vraiment différentes, c'est-à-dire à partir du moment où l'Europe commence à penser l'Amérique et les langues américaines. Les penseurs du langage ainsi que certains praticiens des langues (comme les prêtres) ne peuvent plus négliger le fait que les peuples qui parlent ces langues pensent – au moins à un certain degré – différemment. Quand par exemple on se rend compte que certains contenus – tels que "saint Esprit", "sanctifier", "Eglise" – ne peuvent pas être conçus sans problèmes dans ces langues, alors on doit conclure que les langues ne sont pas seulement un ensemble de *voix* différentes mais que les *concepts* mêmes diffèrent de langue en langue.

(3)



Cette diversité profonde des langues est vécue comme un problème dès les premières rencontres entre l'Europe et le Nouveau Monde. El Inca Garcilaso, par exemple, au milieu du 16e siècle, réfléchit déjà sur les différences sémantiques entre le castillan et le quechua.

Cette double expérience, expérience de l'individualité de la propre langue et expérience de l'altérité linguistique, fait naître une autre conception des langues: les Européens se rendent de plus en plus compte du fait que les langues particulières contiennent des sémantiques particulières, donc que ce n'est pas la même chose pour la pensée de parler latin ou allemand ou – plus dramatiquement – nahuatl ou quechua.

2.2. L'antinomie de la raison linguistique

Comme les philosophes croient depuis Aristote que la pensée humaine est universelle et qu'elle n'a rien à voir avec la langue (qui ne sert qu'à extérioriser la pensée), ils sont plutôt choqués par de telles nouvelles. Bien sûr, car elles mettent en cause l'universalité de la pensée, donc de la vérité, qui deviendrait ainsi quelque chose de culturellement déterminé, de relatif. Et ils réagissent avec véhémence. Dans un document du milieu du 16e siècle déjà, le *Dialogue des langues* de Sperone Speroni de 1542, le philosophe et scientifique (donc un "nouveau" philosophe) s'oppose violemment à la supposition que les langues contiendraient une pensée spécifique. Dans ce dialogue – et aussi en dehors de cette scène fictive – les *philologues* humanistes avaient chanté les louanges des langues classiques et leur avaient attribué une qualité tout à fait spécifique, au-delà de la beauté matérielle, une particularité sémantique, une précieuse qualité mentale (Luis Vives avait appelé cela l'*idioma* des langues), qui justifierait aussi l'amour et le soin qu'on leur accorde (*amore della lingua, cura della lingua*). Le philosophe qui représente la science nouvelle, c'est-à-dire les sciences de la nature en train de naître, s'oppose passionnément à une telle opinion et affirme – en citant Aristote – que les langues sont indépendantes de la pensée, que toutes les langues ont la même valeur et donc que la langue dans laquelle le philosophe parle est indifférente car la pensée de l'homme est la même partout. C'est ainsi que surgit une dispute passionnée entre les scientifiques et les humanistes, entre la philosophie et la philologie, entre l'amour et la haine de la langue. A l'amour humaniste des langues - *amore della lingua* - Speroni oppose explicitement la haine philosophique des langues – *odio delle lingue*. J'appelle cette dispute aussi l'antinomie de la raison linguistique. C'est depuis le 16e siècle que l'on trouve, dans l'histoire européenne des idées linguistiques, cette opposition de deux conceptions contraires du langage, jusqu'à aujourd'hui. C'est une antinomie, donc une opposition sans solution, parce que les deux conceptions sont justes toutes les deux et on ne peut pas vraiment les réconcilier l'une avec l'autre. En effet, le langage est, d'un côté, signe arbitraire – ou disons plutôt qu'il doit l'être: il doit référer à des concepts et des choses universels dans la réalité, il doit désigner l'objectivité, sans l'intervention de la particularité d'une langue

individuelle. Pour que nos actions aient du succès dans le monde social, dans ce que nous appelons la pratique, et pour que les sciences et les techniques saisissent avec efficacité le monde objectif, nous devons référer avec précision. Imaginez le contraire: un ingénieur qui nous dirait que, dans sa langue, telle mesure ou tel poids veut dire quelque chose de différent que dans la langue de ses ouvriers qui essaient de réaliser son projet, la construction d'un pont p.ex. Dans les sciences, la langue doit fonctionner comme instrument de désignation précise – et c'est ainsi que la philosophie (analytique) la voudrait: objective, universelle, claire.

De l'autre côté, la langue est aussi une création particulière de sons et de concepts – pensée-son dira Saussure -, des sons particuliers et une manière subjective de concevoir le monde, un regard historiquement particulier sur le monde qui, ainsi, paraît sous une lumière toute particulière. La conception de la langue qui tient compte de ce fait insiste donc sur le côté langue et sur sa création cognitive, prend en considération sa "vision du monde", elle ne réduit pas la particularité phonético-sémantique à un instrument de la désignation univoque, elle ne favorise pas le côté objectivité. Elle se réjouit par contre de cette particularité, la célèbre et l'augmente. Cette conception de la langue correspond, bien sûr, surtout à l'usage poétique, elle correspond aussi à d'autres usages littéraires, par exemple en histoire, dans les sciences humaines, bref aux usages où la langue elle-même joue un rôle important. De toute façon c'est ainsi que les *philologues* comprennent la langue.

Wilhelm von Humboldt a déduit l'antinomie du langage de la structure sémiotique du langage – qui serait une structure entre image et signe, entre iconicité et arbitrarité. Il en découle le double usage de la langue: un usage de la langue *comme signe* pour les sciences et pour la vie quotidienne, et un usage de la langue *comme langue* dans les autres domaines du discours, en poésie, historiographie, philosophie et dans ce qu'il appelle "la vie dans ses circonstances naturelles", c'est-à-dire dans une vraie conversation.

La Révolution française – vous vous êtes peut-être demandé quand je vais enfin en reparler – la Révolution française connaît cette antinomie, et elle en souffre, ou disons plutôt elle ne la supporte pas. Tout en sachant que la langue est les deux choses à la fois – signe et langue - elle veut résoudre cette antinomie dans le sens du Signe. Et c'est exactement ceci qui crée la violence – et comme nous le verrons: jusqu'à la guillotine. La République française révolutionnaire n'a pas de patience pour les différentes manières de penser et de parler que l'on trouve dans les langues différentes et elle n'a pas de sympathie pour la poésie et pour le caractère poétique et particulier de la langue. Elle tentera d'éliminer toute pensée linguistique qui dévie de la science et de la vérité, des Lumières donc. Elle y réussit dans une large mesure. Mais finalement cette Révolution-là mange aussi ses enfants: la guillotine est au bout du chemin.

Pour comprendre cela, il faut de nouveau s'éloigner de la Révolution et parler des traditions qui y conduisent. Je parlerai donc des philosophes et de la haine des langues – *odio delle lingue*.

2.3. Le premier philosophe à penser le choc linguistique de l'Europe est Francis Bacon, que j'ai déjà cité. Bacon analyse le premier cette découverte européenne, à savoir que la pensée est intimement liée à la langue, que la pensée dépend de la langue, qu'elle "colle" à la langue comme dira Herder plus tard. Les langues naturelles – les langues vulgaires comme on les appelait à l'époque – créent des entités sémantiques qui correspondent à l'intelligence du peuple – au *captus vulgi* – et pas aux connaissances des scientifiques. Les mots des langues vulgaires découpent le monde selon l'intelligence vulgaire – et donc selon la stupidité du peuple - et pas selon le savoir de ceux qui savent, des *homines docti*. Ils contiennent donc des idées fausses. Et avec ces idées fausses, ils se mêlent ainsi à la pensée:

(4) At Idola Fori omnium molestissima sunt; quae ex foedere verborum et nominum se insinuarunt in intellectum. Credunt enim homines rationem suam verbis imperare; sed fit etiam ut verba vim suam super intellectum retorqueant et reflectant; quod philosophiam et scientias reddidit sophisticas et inactivas. Verba autem plerunque ex captu vulgari induntur, atque per lineas vulgari intellectui maxime conspicuas res secant. Quum autem intellectus acutior aut observatio diligentior eas lineas transferre velit, ut illae sint magis secundum naturam, verba obstrepunt. (Bacon 1620, aphorisme 59)

[Les plus terribles préjugés de tous sont les idoles du marché qui se sont faufilees dans l'entendement par l'alliance des verbes et des noms. Car les hommes croient que leur raison commande aux mots; mais il est aussi vrai que les mots rétorquent et reflètent leur force sur l'entendement, ce qui a qui rendu la philosophie et les sciences sophistes et inactives. Or, les mots sont pour la plupart formés selon la capacité vulgaire, et ils découpent les choses selon des lignes qui sont les plus évidentes pour l'intelligence vulgaire. Et si un intellect plus aigu ou une observation plus profonde veut changer ces lignes pour les adapter à la nature, les mots se révoltent contre cela.]

Bacon découvre donc ce que Martinet appelle la première articulation, c'est-à-dire la segmentation logico-cognitive du monde par les langues vulgaires, par toutes les langues: "Verba ... per lineas vulgari intellectui maxime conspicuas res secant", "les mots découpent les choses selon des lignes qui sont les plus évidentes pour l'intelligence vulgaire". Il découvre ainsi la linguisticité de la pensée. Ceci, bien sûr, réjouit les linguistes dont la tâche principale sera de décrire cette pensée vulgaire sédimentée dans toutes les langues du monde. Ainsi, Bacon est un des pères fondateurs de notre discipline. Mais ceci n'était pas du tout son intention. Il est linguiste seulement pour connaître l'ennemi. Car il est philosophe pour qui cette pensée vulgaire dans les langues est un horrible obstacle à la vérité universelle que tout bon philosophe doit poursuivre. Bacon est philosophe scientifique et même un philosophe particulièrement ambitieux: il écrit un nouvel *Organum*, il veut donc être un nouvel Aristote.

En tant que tel, il s'oppose en effet à *De interpretatione*, il découvre en effet les significations des mots dans les langues vulgaires et il les découvre comme les obstacles les plus terribles à la

vérité. Ces articulations vulgaires ne correspondent pas à celles des sciences, et ces entités sémantiques vulgaires ont du pouvoir sur la pensée des hommes, elles empêchent de penser scientifiquement: *verba obstrepunt*, les mots font du bruit contre *l'intellectus acutior et observatio diligentior*, contre l'intelligence scientifique donc. Bacon les appelle *idola fori*, les idoles du marché. Ces idoles sont les plus néfastes de tous les spectres du passé qui hantent les têtes et qui s'opposent à la science nouvelle. Les idoles du marché seront appelées les "préjugés" par les Lumières françaises. Ils sont l'ennemi tout court de la Science et de tout Progrès. Le préjugé, c'est la vieille pensée sauvage et obscure que doit chasser la lumière du savoir et des sciences. Et si rien d'autre ne fait l'affaire, c'est la guillotine qui viendra à leur secours, comme dernière "illumineuse philosophique".

Les idoles du marché, ces spectres linguistiques, ont été créées dans la mêlée du commerce social du peuple inculte. En tant qu'idoles, ils sont, bien sûr, de faux dieux, des dieux qui s'opposent à la vraie et unique divinité. Chez Bacon, il s'agit, comme dans toute mission monothéiste, de chasser ces esprits de la vieille religion pour que puissent prendre le pouvoir la vraie foi, l'esprit vrai, le vrai Savoir. Le scientifique, le Philosophe, doit donc réformer la vieille langue vulgaire, ou – pour utiliser l'autre terme qui sera utilisé en France: il doit la révolutionner – afin que le savoir des savants, des *homines docti* coïncide avec l'objectivité ou avec la vérité. La langue réformée ou révolutionnée est une langue qui réfléchit la vraie structure du monde, elle est naturelle: *secundum naturam*.

On reconnaît ici le mouvement fondamental de la philosophie analytique, de la critique de la langue, que Frege et le jeune Wittgenstein découvrent encore une fois, trois siècles plus tard: la lutte de la philosophie contre la langue. Peu de choses ont changé en 1921, l'année du *Tractatus*, depuis 1620. Et c'est exactement cette intuition de la force cognitive des langues populaires sur la pensée – *vis verborum super intellectum* – et la fureur face à cette intrusion de la langue dans la pensée ainsi que le zèle réformateur face à la langue qui hantent aussi les révolutionnaires à Paris: les langues vulgaires ont une charge cognitive, elles contiennent des idées, mais ces idées sont préscientifiques ou – ce qui est la même chose - elles sont le préjugé prérévolutionnaire, elles sont toujours *idola fori*, idoles du marché. Ces spectres, cette vieille pensée – oldthink – il faut les chasser au nom des Lumières, de la Science ou – ce qui est la même chose – de la Révolution.

2.4. Imperfection et génie de la langue

Deux auteurs ont préparé avant tout la pensée linguistique de la Révolution française: John Locke et Condillac. Locke a développé, à la fin du 17^e siècle, cette intuition de Bacon de la linguisticité de la pensée, il a systématiquement approfondi la compréhension de la diversité sémantique des langues. En continuation de la lamentation baconienne sur les *idola fori*, ainsi que de certaines pages de Hobbes, Locke appelle la sémantique particulière et scientifiquement peu précise des

langues vulgaires une "imperfection", qui serait comme une maladie de la langue. Car il propose des "remèdes" pour la soigner: une réforme (une révolution) de la langue pour l'usage scientifique. Locke est au 18e siècle un très grand auteur européen puisque son *Essay* sera traduit en français en 1700 par Pierre Coste. Depuis, *The essay concerning human understanding* est un livre fondamental de la philosophie française – et donc européenne.

Leibniz en écrira un commentaire, mot à mot. Quel compliment! Le plus grand esprit de l'Europe écrit un commentaire mot à mot de ce livre: *Les Nouveaux essais sur l'entendement humain*. Mais Leibniz ne les publie pas, en raison de la mort de Locke qui ne pourra plus discuter avec lui. Les *Nouveaux essais* ne seront publiés qu'en 1765 – trop tard pour avoir de l'influence sur la philosophie française. Ce qui est important pour la France et pour la philosophie française, c'est le fait que, en 1746, Condillac reprend et approfondit Locke dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Il corrigera Locke en mettant le langage au centre de son système philosophique: dans son itinéraire de l'expérience sensuelle jusqu'aux hauteurs de la Raison, l'esprit humain fait du langage son centre. Ce livre de Condillac est, au 18e siècle, vraiment le nouvel *Organum* des Français. Tout intellectuel qui se respecte avait lu, au 18e siècle, ce livre de Condillac ou savait au moins ce qu'il contenait. C'est dans ce sens-là que l'*Essai* de Condillac est un livre fondamental de la Révolution française. On en tient toujours peu compte dans l'historiographie révolutionnaire qui se réfère de préférence à la théorie politique.

Après leur lecture de Condillac, les intellectuels français savent donc les choses suivantes sur le langage:

- le langage n'est pas la création d'une rationalité supérieure et développée, mais il apparaît à une *échelle inférieure* de l'évolution de l'esprit,
- la pensée naît dans le *corps* et s'élève, dans un processus de sublimation successive, vers la rationalité pure,
- le langage surgit d'une source encore corporelle de l'esprit, il naît de *l'imagination*,
- le langage est la *combinaison* de représentations fantastiques, d'idées créées par l'imagination encore sauvage, avec des sons,
- ces idées fantastiques et corporelles liées au langage (aux sons) sont *indéterminées*,
- et ces idées fantastiques et corporelles *diffèrent de langue en langue*, surtout dans le domaine des soi-disant idées complexes (Locke) et là surtout des "notions archétypes", des idées complexes de choses sociales et politiques. En termes modernes: ces idées sont des combinaisons de sèmes qui diffèrent de langue en langue.

Mais, à la différence de Locke (et de toute la tradition anglo-saxonne jusqu'à nos jours), Condillac connaît une certaine sympathie pour l'individualité des langues – qu'il appelle le "génie des langues". Ceci est important parce que – à la suite de Condillac – les Révolutionnaires aussi auront, au début, une certaine sympathie pour les différentes langues de France. Dans l'enquête

que fait Grégoire en 1790, beaucoup de ses correspondants manifestent compréhension et respect pour les langues régionales de France.

Mais la compréhension et la sympathie pour les langues et leurs génies ne vont pas trop loin. Ce qui est certainement plus important pour Condillac – n'oublions pas que lui aussi est un philosophe, un chercheur de la vérité, toute la tradition philosophique européenne est donc là – c'est le fait que l'esprit humain, dans son ascension vers la Raison et la Science, doit laisser derrière lui ces idées fantastiques, ces représentations sauvages, indéterminées, peu scientifiques, ces génies de langues particulières et peu universelles. Pour la Science donc, on doit éliminer ces imperfections du langage, pour la Raison on doit dépasser l'imagination, pour les Lumières il faut chasser les ténèbres, pour la vérité universelle on doit abandonner les visions particulières. L'indétermination des mots doit être soignée, elle doit être substituée par la précision et la détermination scientifique. A cette fin, la recherche scientifique apporte, d'un côté, des idées plus précises sur les objets de la nature. Et en ce qui concerne les choses sociales et politiques, une convention explicite sur la signification des notions archétypes supprime leur indétermination. La Science et la Raison politique éliminent donc l'indétermination de la langue ainsi que leur particularité historique et culturelle, Science et Raison rendent la langue universellement raisonnable.

3. Langue et Révolution

Les intellectuels français savent donc bien des choses sur le langage. En tant que disciples de Locke et de Condillac, ils sont munis d'une bonne théorie philosophico-linguistique quand ils se mettent à ordonner le monde politique selon les principes philosophiques et scientifiques. Et en effet, les révolutionnaires français se trouvent face à deux problèmes linguistiques majeurs et très concrets:

Premièrement – problème gravissime, bien sûr – les Français ne parlent pas tous français, ils parlent une multitude de langues et de dialectes, seulement une minorité de la nation parle français. A quoi on doit ajouter que même beaucoup de ceux qui parlent une variante du français ne savent ni lire ni écrire (mais je ne parlerai pas ici de l'analphabétisme). Le deuxième problème est le problème de Bacon: les différentes langues vulgaires, mais aussi le français qui est également une langue vulgaire, transportent des *idola fori*, des préjugés, de fausses connaissances.

3.1. Universaliser le français

En ce qui concerne le premier problème, le problème du multilinguisme, la sympathie condillacienne pour les différentes langues et pour leurs différents génies s'évapore vite face à la résistance – vraie ou imaginée, peu import – qu'oppose l'existence de cette pluralité linguistique à

la propagation des idées révolutionnaires et de l'ordre nouveau. Les informations sur les événements parisiens n'arrivent tout simplement pas chez les Français parlant d'autres langues, c'est-à-dire que les alloglottes ne peuvent pas participer aux processus démocratiques. Ce problème de la communication est un problème politique de premier ordre pour une démocratie: le souverain, le peuple, doit écouter et parler pour exercer son pouvoir (mieux encore: lire et écrire). D'abord, la Révolution tente de communiquer dans les langues différentes. Elle établit tout un dispositif pour traduire ce qui se dit et écrit à Paris. Mais ceci s'avère vite peu praticable – et extrêmement cher (voyez les coûts du service linguistique de l'Union européenne). Et en plus, même si cette communication multilinguistique avait été un succès, le plurilinguisme de la République n'aurait pas été souhaitable, ni politiquement, ni philosophiquement. Car toutes les langues de France – sauf le français – étaient, quasiment par principe, contre-révolutionnaires. Il s'agit là d'un double soupçon à l'égard des autres langues, un soupçon politique et un soupçon philosophique.

Premièrement, le soupçon politique, ou plus exactement: de politique extérieure, qui est un soupçon communicatif et un peu paranoïaque: A Paris, on suppose tout simplement que les locuteurs parlant d'autres langues se conjurent avec l'ennemi étranger. Urbain Domergue, le grammairien patriote, c'est-à-dire jacobin, dans sa célèbre Adresse aux Communes et aux Sociétés Populaires de la République française, évoque le danger de voir certaines régions frontalières communiquer avec l'ennemi au moyen de leur langue commune:

Les départements limitrophes des étrangers, de nos ennemis, communiquent avec eux par un idiôme commun, puisent dans leurs écrits, dans leur commerce, des erreurs qui déshonorent la raison, des principes qui tuent la liberté. (Domergue 1794: 184)

Deuxièmement, le soupçon philosophique qui est un soupçon cognitif s'y trouve en même temps, c'est-à-dire l'affirmation que les écrits et les conversations dans les langues étrangères seraient des sources d'erreurs qui déshonorent la raison, que donc ces langues contiendraient l'ennemi majeur de toutes les Lumières: les préjugés. Les autres langues de France sont alors considérées comme mentalement ou cognitivement réactionnaires. Elles appartiennent au vieux monde de la pensée non-éclairée, à l'ancien régime philosophique. Elles s'opposent dans leur primitivité non-éclairée à l'esprit scientifique ou - ce qui est la même chose - au nouvel ordre politique, elles contiennent des "principes qui tuent la liberté", verba obstrepunt, disait Bacon. Les langues des autres peuples de France sont – la tradition religieuse de toute cette polémique, c'est-à-dire un monotheisme zélé, est évidente - les faux dieux du passé, idoles, spectres de l'ancienne religion.

Les faux principes qui tuent la liberté et que contiendraient les langues non-françaises de France, Barère les résume dans sa célèbre:

Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton; l'émigration et la haine de la République parlent allemand; la contre-révolution parle l'italien, et le fanatisme parle le basque. (Barère 1794: 715)

Il appelle les langues non-françaises de France des "instruments de dommage et d'erreur" qu'il faut anéantir. Chez Domergue – qui est la source de toutes ces violences verbales contre les langues de France – nous trouvons la célèbre injonction au glottocide, à l'anéantissement des langues et dialectes de France, et à l'uniformisation linguistique de la Républiques:

Effaçons les jargons, comme nous avons effacé les provinces. La République, une et indivisible dans son territoire, dans son système politique, doit être une et indivisible dans son langage. (Domergue 1794: 184)

Mais comment est-ce que l'on réalise un tel projet, comment élimine-t-on ces vieilles langues et comment procède-t-on pour bannir des têtes des Français cette pensée contre-révolutionnaire contenue dans ces langues? Dans son rapport sur la langue de la République, Grégoire constate que six millions de Français ne savent pas le français, un tiers de la population. Il n'est tout de même pas possible de décapiter un tiers de la population de la République pour éliminer le basque, le flamand, l'allemand, le breton, l'italien, le catalan et l'occitan des têtes de ses citoyens. Personne n'a sérieusement considéré la possibilité de guillotiner un tiers du peuple français. Mais on a tout de même discuté une autre mesure antipathique: le transfert de la population frontalière à l'intérieur (des Alsaciens au centre), pour empêcher la communication avec l'ennemi. Mais cela n'a heureusement pas été réalisé non plus. La stratégie que l'on adopte est autre: *brain-washing*, lavage de cerveaux, ou: un projet d'enseignement ou de "cultivation" – ce qui est beaucoup plus humain et clément. Les Français doivent apprendre le français. *L'Ecole* est donc le centre de la politique linguistique de la Révolution française, elle est la machine pour l'effacement des vieilles langues, une espèce de machine à laver linguistique. Car, je le répète, ce n'est qu'au moment où les Français comprennent et parlent et finalement lisent et écrivent le français, que la République peut compter sur la co-opération ou plutôt la co-cogitation de toutes les têtes, c'est alors seulement que le Souverain sera vraiment souverain.

L'enseignement du français aux Français résout donc les deux problèmes, le problème communicatif et le problème cognitif: communicativement, il détruit le lien linguistique avec l'ennemi et établit le lien avec le reste de la nation; cognitivement, il efface les préjugés réactionnaires et non-scientifiques contenus dans les vieilles langues. Cet exorcisme des vieilles idoles, des spectres linguistiques qui hantaient les Français, a pourtant duré beaucoup plus longtemps qu'on ne pensait. La transformation d'enfants sauvages en enfants sages a pris du

temps: un siècle et demi, c'est seulement l'école de la troisième République, celle de Jules Ferry, qui a effacé ces instruments de dommage et d'erreur des têtes des Français - et encore.

3.2. Révolutionner le français

Supposons maintenant que le problème des différentes langues soit résolu, que les langues soient effacées, que seul le français règne "universellement" en France, que seulement le français reste comme langue universelle de la République éclairée. Ceci ne résout toujours pas tous les problèmes, l'universalisation du français n'est pas encore tout ce que demande la Révolution en matière linguistique: l'élimination des langues sauvages élimine les plus horribles sources de préjugés, les plus néfastes idoles du marchés. Mais le français lui-même, tout en étant plus éclairé que ces langues de sauvages, contient encore des préjugés, des idola fori, qu'il faut éliminer. Car le français aussi est – Condillac l'a confirmé – comme toutes les autres langues, une langue vulgaire dont les mots ont été formés par le captus vulgi, l'intelligence vulgaire, donc par des ignorants – des sauvages encore. Le français lui-même n'est pas encore une langue complètement éclairée par ceux qui savent (bien que mille fois meilleure que les autres langues, bien sûr), on doit donc réformer le français, on doit – comme on l'a déjà dit – le révolutionner.

On croirait peut-être que, face à ce problème-là, les Révolutionnaires auraient eu plus de patience, qu'ils auraient attendu que le progrès des sciences et le progrès politique de la Révolution éliminent lentement la vieille pensée "indéterminée", contenue dans le français, encore langue vulgaire – sauvage. Mais dans ce domaine aussi, la lutte révolutionnaire exigeait des mesures immédiates. Car l'opposition, les ennemis de la Révolution, les royalistes par exemple, n'avaient pas du tout l'intention d'abandonner leurs vieilles pensées. Ils parlaient français, mais ils pensaient toujours les vieilles idées erronnées. Ces contre-révolutionnaires francophones pensaient par exemple une certaine réalité politique comme "roi" alors qu'il fallait la penser différemment, c'est-à-dire comme "tyran". On trouve donc encore de vieux mots, la vieille pensée obscurcit encore les têtes des Français, les vieux dieux, les idoles hantent encore la sémantique des Français.

Vous voyez qu'il s'agit ici du problème toujours actuel du "political correct", de l'opposition entre Newspeak et Oldspeak dont parle Orwell.

Que faire? On a alors en effet utilisé la guillotine, comme dernière mesure contre les ténèbres, comme machine à faire de la lumière. Certaines têtes de Français qui pensaient encore "roi" – et qui en plus prononçaient aristocratiquement [rwe], comme le Roi lui-même je suppose - sont tombées et avec elles la vieille pensée. Fiat lux! Mais on ne pouvait pas non plus ici couper toutes les têtes qui contenaient encore la vieille pensée. Ici aussi, on a pris d'autres mesures. Il s'agit principalement de deux actions linguistiques:

Premièrement on a travaillé la langue elle-même comme l'avaient proposé Locke et Condillac. On a élaboré une nouvelle sémantique dans le sens révolutionnaire, p.ex. dans des dictionnaires révolutionnaires. Avec cette réforme de la langue, avec une adaptation de la sémantique de la vieille langue aux idées révolutionnaires et donc justes et précises, et avec des néologismes, on a créé une nouvelle langue juste et précise: newspeak. Toutes les nouvelles terminologies – pour les poids et mesures, pour le calendrier, pour les institutions révolutionnaires - sont des éléments d'une telle nouvelle langue. Le célèbre supplément de la cinquième édition du Dictionnaire de l'Académie est un bel exemple de la nouvelle langue.

Une telle langue réformée est, en principe, une langue universelle – dans le sens de: "valable pour tous les humains" – parce que cette nouvelle sémantique correspond à des idées universelles. Une langue réformée selon les principes de la Raison et de la Science n'est plus une langue historique et particulière mais une langue universelle. Le français réformé ou révolutionné n'est donc plus français, langue d'un peuple particulier, mais langue de l'humanité, c'est de l'*humainais*, de l'universalais ou du globalais.

Dans la mesure où cette langue élimine la pluralité des langues, où elle lève la punition de Babel, ce français universalais est aussi langue du Paradis, langue du nouveau paradis, c'est-à-dire du paradis terrestre qu'est la République. J'évoque ces mythes religieux parce qu'ils ont joué un grand rôle pendant la Révolution. La Révolution était, c'est plus qu'évident, l'établissement d'une Nouvelle Eglise. Comme héritière de l'Eglise, la Révolution française n'a pourtant pas voulu être une nouvelle Pentecôte. La Pentecôte est – en principe - la solution chrétienne de la malédiction de Babel, la solution pentecostale est le plurilinguisme: les apôtres annoncent le même évangile, le même bon message, dans plusieurs langues, la pluralité des langues est donc relativisée et l'obstacle communicatif est dédramatisé: toutes les langues contiennent le même (saint) esprit (solution bien grecque d'ailleurs: les langues ne sont que des signifiants divers, le contenu est le même pour tous). C'est, nous l'avons vu, le chemin que la Révolution ne prend pas. Elle avait essayé d'être Pentecôte, mais elle avait échoué sur ce chemin-là. C'est pourquoi elle prend une voie plus radicale: elle ne cherche pas à s'accomoder de la malédiction de Babel, elle élimine cette malédiction, c'est-à-dire qu'elle établit un nouveau paradis avec une langue unique. En transformant et en révolutionnant le français selon les principes de la Raison et de la Science, elle crée une nouvelle langue naturelle, *secundum naturam*, comme disait Bacon, une nouvelle langue adamique.

Mais pour réaliser ce paradis linguistique, on doit faire encore un *deuxième* effort, révolutionner la sémantique ne suffit pas. La deuxième mesure contre les *idola fori* contenus dans la langue française, est de nouveau un projet d'éducation. Car pour propager cette nouvelle langue

scientifique et paradisiaque, il faut prévoir une méthode pour enseigner aux Français francophones la nouvelle sémantique universelle. C'est à cette position systématique du projet révolutionnaire que se trouvent l'Ecole Normale et les Ecoles centrales. L'établissement de l'Ecole Normale pour la formation des enseignants et la création d'un réseau d'Ecoles centrales dans tous les départements de la République ont pour but de former une élite élevée d'après les principes de la Révolution. A la base de ce projet d'éducation et au centre du curriculum de ces écoles se trouve la théorie de la connaissance et du langage (que l'on enseigne aussi explicitement) qui correspond aux vues philosophiques que j'ai montrées jusqu'ici: c'est-à-dire à la théorie de l'esprit et du langage de Condillac, à cette ascension successive de l'esprit à partir des sensations jusqu'à la Raison qui passe par le langage et par l'éclaircissement scientifique de la sémantique de la vieille langue. Les *Elémens d'idéologie* de Destutt de Tracy sont le manuel scolaire le plus célèbre pour cette opération. Mais toutes les grammaires générales que l'on trouve dans les archives des départements de la République témoignent aussi de ce mouvement éducatif et linguistique gigantesque.

Dans ces écoles, on libère les enfants sages mais encore un peu sauvages de toute leur sauvagerie. Les enfants doivent s'élever à la rationalité scientifique. Dans le cas où ces enfants auraient encore des idées sauvages comme on les trouve encore dans la sémantique du français langue historique particulière – comme par exemple dans le cas du mot "roi" – on les exorcisera par l'apprentissage de la langue du progrès, de la démocratie et des Lumières, par le curriculum scientifique de ces écoles.

4. Révolution linguistique globale

Je finirai par quelques remarques sur la situation linguistique actuelle, en France et en Allemagne. Dans son évolution linguistique, mise en mouvement par la Révolution, la France a misé quasi exclusivement sur l'un des pôles de l'antinomie linguistique: sur le pôle de la langue comme *Signe*, comme langue scientifique, comme instrument de référence. Elle n'a pas eu beaucoup de sympathie pour l'autre pôle: pour la diversité des langues et pour la qualité poétique intrinsèque des langues. Elle n'a, en principe, même pas eu de sympathie pour sa propre langue, comme langue particulière, mais elle l'a subordonnée à la Science, à la Raison, à des Lumières universelles. La France n'a pas tellement évoqué, dans sa mythologie ou son idéologie linguistique, la douceur angevine chère à Du Bellay, mais la clarté de sa langue. Mais qu'est-ce que la clarté sinon une transparence qui fait voir une pensée universelle, la non-visibilité de la langue, son inexistence! Clarté, chez tous les auteurs qui la décrivent, veut dire: identité du français avec la pensée universelle (SPO). Quand on parle français, ce serait donc comme chez Aristote: on pense les pensées universelles de toute l'humanité, il n'y a rien de spécifiquement

français. Le français ne serait donc pas français, mais universel. N'oublions pas que le motif profond de cette attitude linguistique et politique était *l'odio delle lingue*, la haine des langues dont le but est la disparition de la langue. C'est déjà la nostalgie de Socrate dans le *Cratyle* de Platon.

La France a donc, dans les affaires linguistiques, poursuivi le chemin qu'avait entamé la Révolution: uniformisation, scientification, universalisation de la langue. Mais maintenant, la France fait l'expérience douloureuse de voir la Révolution rejoindre le français et être en train de le manger. Car les sciences, les techniques et les pratiques sociales importantes (affaires et business), la Raison donc, a choisi depuis un certain temps l'anglais comme sa langue universelle. Ce choix, dicté par des forces politiques et économiques, est complètement arbitraire, car la langue que parle la Raison est vraiment complètement arbitraire, elle n'est qu'un instrument de désignation. La France devrait en principe, si elle restait fidèle à sa tradition révolutionnaire et universaliste, saluer joyeusement cette langue universelle et scientifiquement purifiée, se convertir à cette nouvelle langue et abandonner son vieux français démodé et encore un peu sauvage comme elle avait abandonné ses autres langues démodées et sauvages.

Mais – vive l'inconséquence! – elle n'y est pas prête. Elle rejoint donc – pour défendre sa langue, (c'est d'ailleurs seulement maintenant qu'il s'agit vraiment d'une défense, toute défense du français a toujours été une offensive) - l'autre pôle de l'antinomie linguistique: elle évoque sa langue comme Langue, c'est-à-dire comme langue particulière, propre, comme langue française, comme quelque chose de précieux, comme *idioma*. Mais ce virement à l'autre pôle de l'antinomie est seulement vraiment crédible si les autres langues aussi sont considérées comme de précieuses créations culturelles (sur ce point, les défenseurs du français ont encore quelques difficultés). Car la défense du français – face au "globalais" révolutionnaire – ne peut avoir du succès que si elle passe par une pensée de la diversité des langues. C'est ce qu'ont compris les hommes politiques français, et ils évoquent à juste titre – dans leur défense du français – le plurilinguisme et la diversité culturelle, comme, par exemple, le Premier Ministre Raffarin dans sa préface au rapport 2002 de la DGLF:

(8) Ces priorités sont les suivantes:

* *assurer sur notre territoire la primauté du français, langue de la République*. L'État doit montrer l'exemple. Je signerai prochainement une circulaire rappelant les responsabilités particulières incombant aux agents publics en ce qui concerne l'emploi de la langue française. Un effort doit également être accompli pour rendre le langage administratif plus accessible aux usagers, en particulier à ceux qui sont en situation vulnérable. Le travail important réalisé en ce sens par le comité d'orientation pour la simplification du langage administratif sera amplifié ;

* faire de la maîtrise du français et de la lutte contre l'illettrisme un objectif essentiel de l'action gouvernementale, en posant la connaissance de la langue française comme un facteur déterminant de l'insertion sociale et culturelle. Atteindre ces objectifs exige une coordination efficace de l'action de l'État et des organismes qui interviennent dans ces domaines ;

* *veiller à la pérennité des langues régionales*, qui constituent un élément important et vivant de notre patrimoine national. Le ministère de la culture et de la communication engagera avec le ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche ainsi qu'avec les collectivités locales une réflexion approfondie sur ce sujet. Il

tiendra en 2003 des Assises nationales des langues de France, visant à proposer une politique répartissant les rôles entre les différents partenaires, et notamment entre l'État et les régions ;

* réaffirmer *la place du français sur la scène internationale*. Je souhaite que le statut de langue officielle du français dans les organisations internationales soit pleinement respecté. Les ministères des affaires étrangères et de la culture et de la communication renforceront leur action conjointe pour que le prochain élargissement de l'Union européenne constitue un facteur de diffusion et non d'effacement de notre langue en Europe. En outre, afin de favoriser le plurilinguisme, le Gouvernement veillera à développer en France et à soutenir au niveau européen, *l'apprentissage de deux langues vivantes*. (J.-P. Raffarin 15.9.02)

La défense du français est maintenant soutenu par un certain "plurilinguisme". Raffarin désigne trois choses: 1° la conservation de la langue de la République face au globalais angloaméricain et 2° – et ceci est nouveau et important – la conservation des restes des victimes linguistiques de la République, des vieilles langues sauvages de la vieille France sauvage, des langues régionales. Il dit que l'on doit 1° "assurer sur notre territoire la primauté du français, langue de la République" et 2° "veiller à la perennité des langues régionales". C'est donc à juste titre que la DGLF s'appelle maintenant DGLFLF – et aux langues de France. Et "plurilinguisme" veut même dire dans le texte de Raffarin une troisième chose, les autres langues européennes: 3° "soutenir au niveau européen, l'apprentissage de deux langues vivantes".

Ce virement de la politique linguistique de la France vers le pôle de *l'amour de la langue* est notable et représente un vrai changement politico-culturel de la tradition française à mon avis. C'est le seul chemin pour sauver le français.

Mais il est probablement trop tard.

Il est trop tard parce que le voisin européen le plus important de la France, l'Allemagne, a justement fait le contraire: l'Allemagne opère – depuis cinquante ans – le virement contraire, elle laisse donc la France seule dans son retour à l'amour des langues et des particularités linguistiques. Elle trahit la France – et elle se trahit elle-même, sa propre tradition, pour se retrouver aujourd'hui du côté de la haine des langues. L'Allemagne avait pris, dans les affaires linguistiques, depuis le 18e siècle, le chemin de la philologie et de l'amour des langues. Ses penseurs linguistiques les plus importants – Leibniz, Herder, Humboldt – respectaient les langues et s'intéressaient passionnément à la pensée poétique sédimentée dans les langues et à la diversité sauvage des langues. Dans sa propre évolution linguistique, l'Allemagne avait combiné le soin pour une langue uniforme nationale avec beaucoup de sympathie et de tolérance pour la variété dialectale et elle avait toujours été fière de la connaissances des langues étrangères dont faisaient preuve ses élites. De plus, le pays alimentait avec une certaine générosité une philologie académique qui s'intéressait aux langues sous les aspects les plus divers.

Mais tout ceci est en train d'être abandonné – au nom de la globalisation – dans une politique néo-jacobine que l'Allemagne dirige contre sa propre langue. Les choses socialement importantes reçoivent – comme dans aucun autre pays européen – des noms globalais. La publicité, les

techniques, le commerce parlent de plus en plus globalais, c'est les global players qui commandent car c'est à eux qu'appartient la boîte, l'ancienne Deutschland AG. Les Allemands ont dû payer pendant un certain temps des factures téléphoniques en anglais, Mister Telekom en avait décidé ainsi. La politique suit sagement, ou plutôt elle exagère et accélère ce processus. Comme dans le temps de Jules Ferry où on chassait les langues régionales de l'école française, on chasse maintenant la vieille langue sauvage de l'école allemande où l'on propage et enseigne la langue du progrès de la démocratie et des Lumières. A la place de la vieille langue sauvage, on initie à l'anglais les petits Allemands, à l'école maternelle, et à l'école primaire, on leur fait du "Frühenglisch", les matières importantes au lycée sont désormais enseignées en anglais et les universités se convertissent de plus en plus à l'anglais, sous la pression de certains agents de la globalisation, des commissaires de globalisation. La haine éclairée, progressive, scientifique – révolutionnaire donc – des Allemands se dirige contre leur propre langue. C'est la haine contre la langue sauvage, cette langue de sauvages que l'on avait hurlée dans les actes de paroles les plus sauvages de l'humanité, et la honte de cette langue sauvage qui nous accompagne avec des souvenirs horribles. Et nous croyons que nous ferons partie des peuples civilisés seulement à partir du moment où nous aurons laissé derrière nous cette langue sauvage et où – au moins comme langue de culture, comme langue des discours supérieurs – nous parlerons la langue universelle du progrès, de la démocratie et des Lumières qu'est le globalais.

L'Allemagne rattrape donc aujourd'hui, dans cette globalisation linguistique, et par la haine de sa langue, la Révolution de la langue, qui était la trajectoire de l'histoire française. La France par contre retrouve le vieux chemin allemand, celui de l'amour pour sa langue. Voici donc deux réponses radicalement contraires à la révolution des langues du monde, à cette restitution globale du paradis. Comment l'Europe se décidera-t-elle? Je suppose que la France n'a pas de chance. La Révolution vaincra. Nous ne vivons pas à l'époque de la poésie et de la diversité des langues, de la "merveilleuse variété des opérations de notre esprit" qu'avait évoquée Leibniz contre la haine des langues. Voici venue l'époque de la Guillotine des langues.

Bibliographie

Aristoteles

1994: *Peri hermeneias* (Hrsg. Hermann Weidemann). Berlin: Akademie-Verlag.

Bacon, Francis

(1620): *Neues Organon* (Hrsg. Wolfgang Krohn). Hamburg: Meiner 1990.

Barère, Bertrand

(1794): Rapport du comité de salut public sur les idiomes. In: *Archives Parlementaires. Première série*. Bd. 83. Paris: Editions C.N.R.S. 1961: 713–717 (auch abgedruckt in: de Certeau/Julia/Revel 1975: 291–299).

de Certeau, Michel / Julia, Dominique / Revel, Jacques

1975: *Une politique de la langue*. Paris: Gallimard.

Condillac, Etienne Bonnot de

(1746): *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (Hrsg. Charles Porset). Auvers-sur-Oise: Galilée 1973.

Delesalle, Simone / Chevalier, Jean-Claude

1986: *La linguistique, la grammaire et l'école 1750-1914*. Paris: Colin.

Destutt de Tracy, Antoine Louis Claude

1801–15: *Elémens d'idéologie*. 4 Bde. Paris: Courcier.

Domergue, Urbain

(1794): Adresse aux Communes et aux Sociétés Populaires de la République française. In: Busse, Winfried / Dougnac, Françoise: *François-Urbain Domergue. Le grammairien patriote (1745–1810)*. Tübingen: Narr 1992: 183–186.

Grégoire, Abbé

(1794): Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française. In: de Certeau/Julia/Revel 1975: 300–317.

Guilhaumou, Jacques

1989: *Sprache und Politik in der Französischen Revolution. Vom Ereignis zur Sprache des Volkes (1789 bis 1794)*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Humboldt, Wilhelm von

1994: *Über die Sprache. Reden vor der Akademie* (Hrsg. Jürgen Trabant). Tübingen / Basel: Francke.

Leibniz, Gottfried Wilhelm

(1765): *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (Hrsg. Jacques Brunschwig). Paris: Garnier-Flammarion 1966.

Locke, John

(1690): *An Essay Concerning Human Understanding*. 2 Bde. (Hrsg. John W. Yolton). London: Dent / New York: Dutton 1971–74.

1700: *Essai philosophique concernant l'entendement humain*. Traduit de l'Anglois de Mr. Locke par Pierre Coste. Amsterdam: Henri Schelte.

Martinet, André

1960: *Eléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.

Rodoni, Jean

(1793/94): *Dictionnaire Républicain et Révolutionnaire* (Hrsg. Ilona Pabst / Brigitte Schlieben–Lange). Tübingen: Niemeyer 1998.

Schlieben–Lange, Brigitte

1996: *Idéologie, révolution et uniformité de la langue*. Sprimont: Mardaga.

2000: La Révolution française. In: Sylvain Auroux (Hrsg.): *Histoire des idées linguistiques*. Tome 3. Sprimont: Mardaga: 23–34.

Speroni, Sperone

(1542): Dialogo delle lingue. In: Mario Pozzi (Hrsg.): *Discussioni linguistiche del Cinquecento*. Torino: UTET 1988: 279–335.

Trabant, Jürgen

2002: *Der Gallische Herkules. Über Sprache und Politik in Frankreich und Deutschland*. Tübingen / Basel: Francke.

2003: *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*. München: Beck.

2004: Les langues des peuples sauvages dans quelques projets anthropologiques autour de 1800. In: Michel Espagne (Hrsg.): *L'horizon anthropologique des transferts culturels (= Revue Germanique Internationale 21)*. Paris: PUF: 11–26.